

Pourquoi les langues n'attirent pas nos ados ?

L'année prochaine, 550 jeunes sortis de rhéto auront l'occasion d'approfondir leurs connaissances en langues grâce à des bourses en immersion octroyées par le Forem. Ce qui n'était pas gagné d'avance car le service public wallon de l'Emploi avait d'abord annoncé ne pouvoir en attribuer que 350 suite à des restrictions budgétaires, comme le signalait nos collègues la *DH*.

Entre-temps, les budgets ont été revus à la hausse (2,5 millions d'euros) et toutes les demandes déposées dans les temps ont pu être satisfaites. C'est quand même un peu moins que les 624 boursiers de l'année en cours.

Les montants des aides vont de 3.500 euros pour un semestre à 7.000 euros pour une année complète dans l'une des destinations proposées par le Forem. Les pays les plus prisés pour apprendre l'anglais sont les USA, le Canada, le Royaume-Uni, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Pour le néerlandais, c'est soit la Flandre soit les Pays-Bas.

Depuis le lancement du plan Marshall 2.0 (2013) qui prévoit un volet « apprentissage des langues », le Forem a octroyé 72.606 chèques-langues et financé 319.474 heures de formation à 3.724 bénéficiaires différents. Au 31 décembre 2014, quelque 356 personnes avaient suivi des cours de langues en ligne sur le site wallangues.be (gratuit).

Si l'apprentissage des langues s'améliore en Wallonie, la situation est loin d'être idéale comparée à nos voisins. C'est ce qui ressort de la dernière Etude européenne des compétences en langues présentée en 2012 à laquelle ont participé plus de 54.000 élèves âgés de 13 à 16 ans et de 14 pays (dont la Belgique, 3 communautés).

Etoffer la formation en langues

Les élèves francophones ont été testés en anglais et allemand, les Flamands en français et anglais. Contrairement aux enquêtes Pisa, la matière testée varie d'un pays à l'autre. En compréhension à la lecture, par exemple, 10 % de nos élèves se ramassent en anglais, 42 % sont au niveau élémentaire (A1) et 48 % dépassent le A2. En allemand, 14 % de nos élèves sont en pré-A1, 45 % en A1, 41 % sont en A2 ou dépassent ce niveau. La proportion des élèves belges francophones dépassant le niveau A2 est supérieure à la moyenne européenne.

En compréhension à l'audition, c'est (un peu) moins bon que la compréhension à la lecture. En anglais, 18 % sont en pré-A1, 36 % en A1 et 45 % dépassent le A2. En allemand, c'est meilleur avec 13 % en pré-A1, 39 % en A1 et 48 % dépassant le A2.

Au niveau de l'expression écrite, c'est meilleur que les autres exercices. En anglais, à peine 6 % sont en pré-A1, 29 % sont en A1 et 65 % dépassent le A2. En allemand, à peine 4 % d'insuffisants, 34 % en A1 et 62 % dépassant le A2.

Un constat s'impose : les élèves dont la langue maternelle est une langue germanique sont systématiquement meilleurs en anglais que les langues romanes, slaves ou autres.

Ce qui est observé en secondaire se répercute évidemment dans le supérieur quelques années plus tard. Un coup de sonde réalisé l'année dernière auprès de 900 diplômés de l'UCL (promotion 2012) montre que 20 % d'entre eux travaillent à l'étranger et que, dans le cadre de leurs activités professionnelles, 51 % pratiquent l'anglais et 27 % le néerlandais. L'enquête fait clairement apparaître une demande d'étoffer la formation en langues, en particulier en néerlandais. ■

l'expert « Plus on apprend jeune, plus c'est facile »

ENTRETIEN ■

Pascal Fabre est responsable de l'organisation des formations en langues pour enfants, adolescents et adultes du Centre de Langues à Louvain-la-Neuve qui accueille chaque année 25.000 apprenants. Entretien.

Les francophones seraient frileux à l'idée d'apprendre d'autres langues. Pourquoi ?

C'est lié à l'histoire de la langue française, qui était dominante à une époque. Pendant longtemps, les francophones ont eu une attitude défensive vis-à-vis des autres langues. Et notamment de l'anglais, en considérant que son développement se ferait nécessairement au détriment du français. La prise de conscience que la mondialisation se fait inéluctablement en anglais a été assez tardive. Cette prise de conscience est désormais flagrante. On voit que de plus en plus de personnes viennent apprendre l'anglais et ce, de plus en plus jeunes. Mais il va falloir quelques années avant d'en voir les effets. Par ailleurs, ce que l'on voit en France, c'est que l'apprentissage des langues devient un marqueur social :

il y a ceux qui peuvent se permettre de prendre des cours, de faire un séjour linguistique à l'étranger, et les autres. A Bruxelles, la maîtrise des langues est essentielle pour accéder à l'emploi...

Les Belges francophones ont aussi un blocage avec le néerlandais...

Ici aussi, pour des raisons historiques, avec un français dominant pendant des dizaines d'années, les francophones estiment que s'il est normal que les néerlandophones apprennent le français, l'inverse n'est pas vrai. Une étude a montré que l'image qu'a une langue est un facteur de motivation très important dans son apprentissage. Certaines ont une image positive, d'autres moins. Une étude a montré que l'allemand est très lié à l'image de l'industrie, le français au romantisme, à la nourriture et à la mode, l'es-

pagnol à la fête. Le néerlandais a l'image d'une langue qu'on est forcé d'apprendre plutôt qu'on ne la choisit.

Cela ne change pas ?

A Bruxelles, si. La prise de conscience de l'importance du bilinguisme est très claire. En Wallonie, c'est plus contrasté, cela dépend des régions. A Liège et Verviers, on est davantage tourné vers l'allemand. Globalement, les derniers chiffres montrent que le choix du néerlandais côté francophone est en train de chuter.

est hyper-conscient de lui-même et soucieux de l'image qu'il donne aux autres, donc il a honte, il se sent ridicule. Il faut introduire les langues avant, car en primaire la socialisation se fait différemment. Plus on apprend petit, plus c'est facile. Un enfant de moins de 5 ans n'a pas de frein culturel et son imprégnation est totale. Cela va donc très vite. L'immersion, qui s'est bien développée à Bruxelles et en Wallonie, est en mesure de donner une éducation bilingue de manière efficace. Dans l'enseignement classique, le temps d'apprentissage est trop faible et les classes sont trop chargées et ne tiennent pas compte des niveaux des élèves : une heure de cours avec 30 élèves, faites le compte. Or, une langue s'apprend essentiellement pour la communication orale. Et les manuels contiennent des consignes en français, ils ne sont pas en immersion. Conséquence : l'apprenant fait sans cesse des transferts entre les deux langues, et constatant qu'il lui manque des mots pour traduire ce qu'il pense, il ne parle pas. ■

**Propos recueillis par
CORENTIN DI PRIMA**